

Extraits : Allo chérie... J'ai délocalisé ta mère !

Comédie en 3 actes (1h30/ 1h40 environ) de Jean-Paul Cantineaux

***Toutes les comédies, tous les sketches de JP Cantineaux,
toutes les infos détaillées sur : www.cantineaux-comedies.fr/***

**Toute représentation de cette comédie, ou son adaptation doit au préalable être déclarée à la S.A.C.D, 11 bis rue Ballu _ 75442 – PARIS CEDEX 9
(Toutes infos utiles sur www.sacd.fr/)**

10 Rôles :

Texte original = 4 rôles masculins et 6 rôles féminins.

(facilement modifiables en 3H-7F ou 5H-5F ou 6H-4F)

(Blanche, Miche et le journaliste sont interchangeables - adaptations faciles du texte.)

Rôles d'enfants et figurants : néant sauf si préfet sur scène au début.

Charles-Antoine De Montaigne, PDG pas très clair puis illuminé.

Patricia, secrétaire craintive et obéissante.

Célestine, baronne et belle-maman du PDG, guindée mais ne pleine libération.

Andrée, journaliste, opportuniste et prêt à tout pour un scoop.

Blanche, agent de surface africaine... Journaliste elle aussi très motivée.

Solange de Florigny, médiatrice du gouvernement, canon, déterminée et arriviste.

Nono, responsable syndical, gère la crise avec calme et malice.

Arlette Galilée, gréviste très antilibérale... Comme qui vous savez.

La Miche, gréviste baba cool.

Papy, syndicaliste basique avec du bon sens...

On entend au téléphone : Edouard, le préfet, en conversation avec ami de Charles-Antoine.

Il est aussi beaucoup question d'Edwige, épouse de Charles-Antoine en voyage à la Réunion, mais on ne l'entend jamais parler au téléphone.

Lieu et décor :

Un seul décor : un bureau de P.D.G.

Une sortie vers l'extérieur, une sortie vers les appartements du PDG.

Une fenêtre centrale, ou à défaut une sortie centrale supposée donner sur un balcon.

On peut (certains l'ont fait) disposer un secrétariat vitré pour Patricia.

Scénario :

200 millions de sans papiers ! Est-ce possible ?

Eh bien oui : après 40 jours de grève à l'usine « France Cellulose », c'est toute la France et une bonne partie de l'Europe qui se retrouvent sans papier... toilette ! Motif de la grève : le PDG, Charles-Antoine de Montaigne, s'entête à vouloir délocaliser son usine au Burkanda.

Projet qui n'enchant pas vraiment Célestine, sa fantasque belle-mère, laquelle décide ce jour-là de passer à l'ennemi et d'occuper sa propre usine, en y invitant les grévistes !

Un quatuor très représentatif débarque donc pour occuper le bureau directorial.

Alors que des rumeurs et des preuves de détournements de fonds vers les îles Caïmans se précisent, le gouvernement envoie sur place une bien séduisante médiatrice en la personne de Solange, ex-fiancée de Charles-Antoine...

Cela suffira-t-il pour régler le conflit avant l'arrivée, prévue le lendemain, du ministre de l'économie du Burkanda ? Lequel doit apposer sa signature irrémédiable pour la délocalisation...

A votre avis... ?

ACTE 1

PATRICIA - CHARLES-ANTOINE (Scène 1)

Charles-Antoine de Montaigu, PDG de la société « France Cellulose » est derrière son bureau. A côté de lui Patricia, sa secrétaire, lui tourne les pages d'un classeur et lui donne des explications.

Sur un présentoir sont exposés les produits de la société : des rouleaux de papier toilettes et d'essuie-tout de toutes couleurs. Une banderole devant la scène ou dans la salle indique : « Usine occupée – 40^{ème} jour de grève »

PATRICIA – Voici le contrat d'annulation de la société maritime.

CHARLES-ANTOINE (*énervé*) - Et encore une annulation ! C'est une catastrophe Patricia, une catastrophe !

PATRICIA – Là c'est la société des Hôtels Europalace, ils résilient leur contrat, ils ont trouvé un fournisseur américain.

Un objet vient soudain heurter la fenêtre du bureau. Ils sursautent.

CHARLES-ANTOINE (*excédé*) – Ils continuent leurs provocations ! Patricia, essayez à nouveau de m'appeler le préfet, je vous prie !

PATRICIA – Bien monsieur, mais je crains qu'il ne se soit mis volontairement aux abonnés absents, depuis ce matin dès que j'annonce votre nom, on me répond qu'il est en réunion ou déjà occupé au téléphone.

CHARLES-ANTOINE – Je m'en fous, réessayez quand même !

PATRICIA (*elle referme son classeur*) – Puisque vous insistez.

CHARLES-ANTOINE – Ce n'est pas moi qui insiste, ce sont les autres là dehors. D'ailleurs avant d'appeler regardez un peu où ils en sont de leur mascarade !

PATRICIA (*téléphone mobile en main, elle va observer par la fenêtre*) – Ils sont plus nombreux que ce matin. Je vois Grimaud et toutes ses ouvrières, le fils Labory et maintenant tous ceux du service technique. Ils continuent à faire cuire leurs saucisses.

CHARLES-ANTOINE – Ne m'en parlez pas, cette odeur de barbecue ... Nauséabonde ! Comment peuvent-ils avaler ça ? Je comprends pourquoi certains préfèrent les balancer dans nos fenêtres.

PATRICIA - Tiens, c'est quoi ça ? Ils ont mis... Oh ! Ils ont mis une... Oh lala ! Ils ont mis...

CHARLES-ANTOINE – Et bien quoi ? Ils ont mis... Ils ont mis quoi ?

PATRICIA – Et bien euh... Une banderole sur la façade de l'atelier 3, une nouvelle banderole et en plus bien visible aussi sur l'avenue.

CHARLES-ANTOINE – Et c'est quoi cette banderole ?

PATRICIA – Ben... C'est que je n'ose pas...

CHARLES-ANTOINE – Osez Patricia, c'est un ordre !

PATRICIA – Il est écrit... Il est écrit... (*Elle se met à débiter une phrase en bégayant au point que l'on n'y comprend rien.*) Montaitaimontututétégutégugu planqntonplanknton... Euh... Tontonton usine est dans la rue.

CHARLES-ANTOINE – Pardon ?

PATRICIA (*elle prononce à nouveau, toujours inaudible, la même phrase*) – Montaitai montutu montétégutégugu planqntonplanknton, enfin ton... ton... Je peux pas ! ... Ton usine est dans la rue.

CHARLES-ANTOINE – Vous voulez bien faire l'effort d'articuler Patricia ?

PATRICIA – Je peux pas monsieur !

CHARLES-ANTOINE – Bon... Je crains le pire ! (*Il se lève et va à la fenêtre.*)

Oh nom de dieu, enfin je veux dire... Ils ont osé !

PATRICIA – Vous voyez monsieur !

CHARLES-ANTOINE – Le préfet, Patricia, vite, le préfet et mettez le haut parleur.

Patricia s'active pour composer le numéro de la préfecture. Sonneries, on décroche.

CABINET DU PREFET (*en son off*) – Préfecture de Tarn et Moselle, bonjour.

PATRICIA – Allo ? Bonjour. Je suis la secrétaire de Monsieur Charles-Antoine de Montaigu qui souhaiterait parler à monsieur le Préfet en personne.

CABINET DU PREFET - Bien madame, je vais voir si...

(Charles Antoine arrache le téléphone des mains de Patricia.)

CHARLES-ANTOINE – Charles Antoine de Montaigu lui-même ! Dites à Edouard... Enfin je veux dire à monsieur le préfet, que la situation ici est désormais intolérable et que je dois lui parler à tout prix immédiatement.

CABINET DU PREFET – Bien monsieur, je vais voir si monsieur le préfet est disponible.

Musique d'attente ou nouvelles sonneries.

CHARLES-ANTOINE *(il est à nouveau à la fenêtre)* – Impensable ! Déjà 40 jours que cela dure, mais là ils ont passé les bornes.

LE PREFET – Charles-Antoine, cher ami, comment allez-vous ?

CHARLES-ANTOINE – Mal, Edouard, très mal. Ils sont toujours là, sous mes fenêtres et si vous saviez ce qu'ils ont osé...

LE PREFET – Je sais mon ami, je sais. Les renseignements généraux viennent de m'informer.

CHARLES-ANTOINE – Vous vous rendez compte ?

LE PREFET – Ce n'est jamais qu'une banderole.

CHARLES-ANTOINE – Oui mais injurieuse !

LE PREFET – Injurieuse, injurieuse... Si l'on veut.

CHARLES-ANTOINE – Comment ça si l'on veut ? Mais je veux, moi ! *(Il est à nouveau horrifié derrière la fenêtre.)* Enfin, Edouard, ils ont mis en immenses lettres rouges « Montaigu, planque ton cul, ton usine est dans la rue ! ». Vous imaginez la réaction des passants ? Je vais être la risée de toute la ville, que dis-je de toute la région, de la France, de l'Europe, de...

Une nouvelle saucisse vient heurter la fenêtre où est posté Charles Antoine.

Vous entendez, aujourd'hui, ils ont trouvé un nouveau jeu. Voilà qu'ils canardent mes fenêtres avec des merguez. Des merguez nauséabondes !

LE PREFET – Que voulez-vous que l'on fasse ?

CHARLES-ANTOINE - Mais évacuez-moi tout ça et vite ! Ça n'a que trop duré. 40 jours d'inactivité, imaginez la perte pour la société ! J'annule peu à peu toutes mes commandes, je perds les clients un à un ! Et n'oubliez pas que le ministre de l'économie du Burkanda doit venir visiter l'usine demain.

LE PREFET – Je sais cher ami, je sais... Mais si je fais évacuer l'usine ce sera pire encore. La population qui se contente pour l'instant d'exprimer sa sympathie aux grévistes va ouvertement apporter son soutien. Le député m'a appelé et il ne veut pas d'intervention musclée, il y a des élections dans 3 mois.

CHARLES-ANTOINE – Mais je me fous des élections moi ! Si l'usine ferme vous savez ce qu'elle va penser la population et ce qu'il va devenir le député, hein ? Et je fais quoi moi si le ministre Burkandais se pointe au milieu des merguez ? Je lui dis que c'est une coutume locale ?

•••

Entrée, par la porte donnant sur les appartements, de Célestine joyeuse et même exubérante. Vêtements élégants, large foulard rouge sur les épaules.

CELESTINE – Vous avez vu dehors ?

CHARLES-ANTOINE – Quoi dehors ?

CELESTINE – Oh, cette banderole... Quelle audace, quel humour !

CHARLES-ANTOINE – Je vous accorde l'audace, mais quant à l'humour...

CELESTINE – Mais enfin ! *(Elle scande les mots en regardant par la fenêtre.)* « Montaigu - planque ton cul - Ton usine est dans la rue – Montaigu - Planque ton cul – Ton usine... »

CHARLES-ANTOINE – C'est ça ne vous gênez pas ! C'est scandaleux !

CELESTINE – Oh lala ! Toujours ce manque chronique d'humour mon petit Charles-Antoine ! Mais comment ma fille a-elle pu épouser un pareil coincé !

CHARLES-ANTOINE – Laissez donc Edwige en dehors de ça ! Et, s'il vous plaît, ne m'appellez pas votre « petit Charles-Antoine ».

PATRICIA *(gênée par la tournure de la conversation)* – Hum, hum...

CHARLES-ANTOINE – Patricia, vous pouvez retourner dans votre bureau, je vous appelle si j'ai besoin.

PATRICIA – Bien monsieur.

Patricia sort.

CELESTINE (*imitant le ton de son gendre*) – « Patricia, vous pouvez retourner dans votre bureau, je vous appelle si j'ai besoin ». Macho !

CHARLES-ANTOINE – Je ne répondrai pas à vos provocations.

CELESTINE – Exploiteur ! (*Il ne répond pas.*)... Esclavagiste ! (*Toujours pas de réaction.*)... Rabat-joie !... Impuissant

CHARLES-ANTOINE – Ah ça, je ne vous permets pas !

•••

CHARLES-ANTOINE – Nous sommes en plein délire.

CELESTINE – Délire, vous croyez mon pauvre Charles-Antoine ? Inquiets aujourd'hui, vos salariés jettent leurs saucisses sur nos fenêtres, mais si vous persistez dans votre projet de délocaliser alors... La Bastille, ce sera la Bastille ! Ils transformeront notre château en barbecue géant avec vous et moi dans le rôle des merguez.

CHARLES-ANTOINE (*moqueur et faussement pathétique*) – Je saurai mourir en héros !

CELESTINE – Et bien pas moi. Je suis trop jeune pour mourir et puis mourir pour des idées d'accord, mais que ce soit au moins les miennes.

CHARLES-ANTOINE – Nous y voilà !

CELESTINE – Parfaitement, je refuse d'être associée à ce projet de délocalisation.

CHARLES-ANTOINE – Je n'en attendais pas moins.

CELESTINE – Et même, c'est décidé, je passe à l'ennemi.

CHARLES-ANTOINE – Comment ça ?

CELESTINE – Parfaitement, j'ai honte de ce que vous voulez faire, alors...

Elle fonce à la fenêtre, l'ouvre en grand, évitant quelques merguez.

CHARLES-ANTOINE – Mais... Mais que faites-vous ?

CELESTINE – Camarades ! Ohé camarades !... A bas la délocalisation, vive la grève !

Surprise, silence puis quelques applaudissements et vivats à l'extérieur.

Vive la révolution !

Nouveaux vivats et applaudissements soutenus cette fois.

Camarades, vive... Vive euh... Vive les merguez !

Délire en bas chez les manifestants.

LES MANIFESTANTS – Célestine avec nous, Célestine avec nous...

CELESTINE – Excellente idée, j'arrive camarades ! J'arrive.

CHARLES-ANTOINE – Mais enfin, belle-maman...

CELESTINE (*elle saisit son foulard rouge et l'agite, tel un torero devant son gendre et sort en chantant*) – « C'est la lutte finale, groupons-nous et demain, l'internationale sera le genre humain. Debout les damnés de la terre, debout le forçats de la faim, la raison tonne... »

CHARLES-ANTOINE – Ça alors ! Elle connaît les paroles de l'internationale ? C'est inouï ! Elle m'aura tout fait ! Mais qu'ai-je donc fait pour mériter une belle-mère pareille ?

Il se précipite, rageur, à la fenêtre toujours ouverte et aperçoit Célestine rejoignant les grévistes ...

Mère, revenez... Je vous ordonne de revenir !

CELESTINE (*sous la fenêtre*) – Il m'ordonne, le freluquet ! Jamais !

LES MANIFESTANTS – Ouais ! Bravo !

CHARLES-ANTOINE – Ce n'est pas votre place !

CELESTINE – Ma place est ici, auprès de mes camarades. Il y a eu Lénine, puis Staline et bien à partir d'aujourd'hui il faudra compter avec Célestine.

LES MANIFESTANTS – Hourrah ! Célestine, Célestine, Célestine...

CHARLES-ANTOINE – Vous dites n'importe quoi !

CELESTINE – A bas les patrons, délocalisation, piège à cons !

LES MANIFESTANTS – A bas les patrons, délocalisation, piège à cons ! A bas les patrons, délocalisation, piège à cons ! A bas les patrons, délocalisation, piège à cons !...

CHARLES-ANTOINE – Bon, ça y est ? Vous avez fait votre numéro ? Alors maintenant revenez !

CELESTINE – Ah vous voulez que je revienne ?

CHARLES-ANTOINE – Je l'exige !

CELESTINE - Alors c'est d'accord.

CHARLES-ANTOINE – Ah ! Enfin vous entendez raison.

CELESTINE (*aux grévistes*) – Mes amis, pardon... Mes camarades ! Je rentre chez moi, et chez moi, à partir de cet instant c'est aussi chez vous : je vous invite à me suivre.

CHARLES-ANTOINE – Quoi ? Mais, mais...

UNE VOIX AU DEHORS (*celle de Nono, meneur syndical*) – Camarades, Célestine a raison. Nous n'avons plus rien à perdre. Demain si notre usine est délocalisée nous n'aurons plus rien.

CHARLES-ANTOINE – C'est faux, il y a un plan social prévu...

•••

Un peu plus tard lorsque les meneurs et Célestine ont envahi le bureau du PDG

PAPY – Allons, allons, on va se calmer et dialoguer. Parce qu'après 40 jours de conflit, on n'a encore pas eu l'amorce d'un soupçon de début de commencement de la moindre négociation.

CHARLES-ANTOINE – Mais c'est tout simplement, monsieur Papy, parce que tout a déjà été dit : ou bien vous suivez votre outil de travail au Burkanda ou bien vous acceptez les conditions, avantageuses et inespérées, du plan social qui vous a été proposé.

PAPY - Le Burkanda c'est un peu trop loin...

NONO – Un peu trop sec.

MICHE – Beaucoup trop chaud.

PAPY – Pourquoi ne pas délocaliser plutôt dans les Vosges (*Ou ailleurs.*) ? C'est plus près.

NONO – Nettement plus humide.

MICHE (*tout en sortant de scène*) – Beaucoup plus frais.

ARLETTE – Travailleuses, travailleurs d'Afrique et des Vosges, unissez-vous, refusez la soumission au grand capital qui vous opprime...

•••

Entrée de Patricia.

PATRICIA (*à son patron*) – Monsieur, vous avez un appel de Georgetown, sur la ligne privée.

ARLETTE – George Town ? C'est qui ça ? Encore un de ces capitalistes américains contre lequel il nous faut ensemble, travailleuses, travailleurs nous mobili...

PATRICIA – Mais non Georges Town, c'est une ville. La capitale des îles Caïmans.

CHARLES-ANTOINE (*il hurle, Patricia sursaute*) – Patricia !

PAPY – Tiens, tiens... Les îles Caïmans... Charmant paradis fiscal n'est-ce pas ?

PATRICIA (*cherchant à se rattraper*) – Euh, après tout ce n'est peut-être pas la capitale...

CHARLES-ANTOINE – A y bien réfléchir, je ne suis même pas certain que ce soit vraiment dans les îles Caïmans.

ARLETTE – Camarades travailleuses et travailleurs des îles Caïmans, rejetez à la mer les envahisseurs capitalistes, soutenus par...

NONO – Oui, oui... Je vois, je vois... D'ailleurs, ce ne doit être que de tout petits caïmans...

PATRICIA (*tout en s'éclipsant, honteuse, sur la pointe des pieds*) – Oui... Des bébés caïmans...

CHARLES-ANTOINE – Oh des bébés, des bébés... A peine ! Plutôt des embryons de caïmans.

Euh... Patricia ! Dites aux minuscules caïmans que je les rappellerai plus tard.

•••

Entrée d'une journaliste, que le PDG prend pour un officier de police envoyé par le préfet.

CHARLES-ANTOINE (*se dirigeant vers la porte du secrétariat*) – Patricia, enfin ! A quoi pensez-vous ? Vous auriez du me dire qu'il s'agissait de monsieur Claude André. (*Il fait entrer le visiteur.*)

Entrez capit... Euh, entrez monsieur André.

LE JOURNALISTE (*surpris de l'accueil soudain chaleureux, il salut à la cantonade*) – André Claude !

CHARLES-ANTOINE – Claude André.

LE JOURNALISTE – Oui... Si vous préférez... Journaliste à « Rumeurs Actuelles ».

CHARLES-ANTOINE – Bien sûr, bien sûr... Et bien monsieur André, vous tombez à pic. Veuillez constater que ces messieurs viennent d'investir par la force mon bureau. (*Le journaliste sort un bloc note et écrit.*)

CELESTINE – Pardon ! Veuillez rectifier cher monsieur. Ces personnes, représentants dûment mandatés de notre personnel, ont accepté mon invitation de s'installer de façon plus confortable que dans la cour de l'usine.

Le journaliste raye ostensiblement puis écrit à nouveau.

CHARLES-ANTOINE – Notez monsieur que cette personne, apparemment distinguée et qui se trouve être ma belle-maman, soutient les idées subversives de ces agitateurs avaleurs de merguez.

LE JOURNALISTE (*il répète lentement la phrase en l'écrivant*) - ...Personne distinguée, qui se trouve être la belle-maman... Il y a un trait d'union entre « belle » et « maman » ?

CHARLES-ANTOINE (*dévisageant Célestine*) – Entre belle et maman ? À bien y regarder... Aucun trait d'union !

CELESTINE – Rectifiez cher ami ! Et notez : l'agitateur n'est pas où l'on croit, mais plutôt dans le camp de ceux qui ont prémédité les causes de l'agitation.

CHARLES-ANTOINE – Balivernes ! Ecrivez, écrivez monsieur Claude André.

LE JOURNALISTE – André Claude.

CHARLES-ANTOINE – Si vous voulez... Donc écrivez : madame la baronne de la Truffe, en personne, saborde les intérêts de l'entreprise familiale séculaire.

CELESTINE – Précisez bien, cher ami, que ce n'est là que l'analyse à courte vue de mon beau-fils... Sans trait d'union entre beau et fils s'il vous plaît.

NONO – Et veuillez ajouter, je vous prie, qu'invité par madame la baronne, les représentants du personnels vont camper jour et nuit dans le bureau de monsieur le Président Délocalisateur Général.

CHARLES-ANTOINE – Quoi ? Vous allez manger, dormir... Vivre ici ?

PAPY – Parfaitement ! Nous sommes ici par la volonté du peuple et nous n'en sortirons que pour nous ravitailler en nouvelles merguez (*Il hume et feint de sentir l'odeur agréable des merguez.*)

•••

LE JOURNALISTE – ... Donc vous me déclarez que la délocalisation n'est pas une fatalité pour la survie de l'entreprise.

CHARLES-ANTOINE – Bien sûr que non. « France Cellulose » a le quasi monopole de la production de papier toilette pour la France. Nous sommes numéro 1 en Allemagne, Benelux, Royaume Uni, Espagne... Sans compter les exportations vers l'Afrique.

LE JOURNALISTE – De la à y exporter toute l'usine au complet !

CHARLES-ANTOINE – Mais rendez-vous compte, je devais agir, cela fait 2 ans que je ne suis plus dans le top 50 !

LE JOURNALISTE – Ah ? Vous faites aussi dans la variété... Comme Bernard Tapie ?

CHARLES-ANTOINE – Mais non les 50 PDG les mieux payés de France. Ma meilleure place a été onzième, il y a six ans et depuis je recule, je recule... Et depuis deux ans ne même plus voir « Charles-Antoine De Montaigne » inscrit dans le top 50... Ah non, c'est le déshonneur !

LE JOURNALISTE – Si vous le dites. Le problème ce sont les revenus que l'on vous accuse d'avoir dissimulés au fisc et placés on ne sait où. Tandis que si vous aviez déclaré ces revenus... Vous seriez dans le top 50.

CHARLES-ANTOINE – Et non car une fois déclarés, l'état m'en aurait repris plus de la moitié au titre des impôts. Et le reste ne m'aurait permis de figurer qu'à la 74^e place seulement (*Soupir.*)

LE JOURNALISTE – Ah, vous aviez fait vos calculs.

CHARLES-ANTOINE – Evidemment ! Alors 74^{ème} ou 300^{ème} c'est pareil ! Autant tout mettre en sûreté aux îles Caïmans.

LE JOURNALISTE – Vous confirmez bien les placements dans ces îles ?

CHARLES-ANTOINE – Ne me dites pas que vous ne saviez pas ? Vous !

LE JOURNALISTE – Euh... Peut-être... Enfin si, si, bien sûr !

CHARLES-ANTOINE – D'ailleurs, entre nous... (*En confidence.*) Edouard, le préfet... Lui, c'est sûr, rien, pas un kopeck aux îles Caïmans !

LE JOURNALISTE – Ah, vous me rassurez !

CHARLES-ANTOINE – Non, lui, il met tout au Luxembourg !
LE JOURNALISTE (*éberlué*) – Non ?
CHARLES-ANTOINE – Si ! Il dit que c'est plus près... Ça le rassure.

•••

ACTE 2

•••

Charles-Antoine est sorti.

LE JOURNALISTE – Je voudrais d'abord connaître vos intentions au cas où votre PDG ne céderait rien sur la délocalisation.

PAPY – Mais tenir bon, mon bon ! Tenir aussi longtemps qu'il faudra.

LE JOURNALISTE – Je ne doute pas de votre volonté. Mais à la longue un essoufflement est envisageable.

MICHE – Je ne crois pas, les soutiens sont de plus en plus nombreux. On reçoit des dons de partout. Avec la caisse de grève qu'on a aujourd'hui on peut déjà matériellement tenir 3 ou 4 mois.

Entrée sur scène, balai en main, de Blanche, « agent de surface » noire, africaine.

ARLETTE – Tiens j'y pense ? On a même reçu ce matin un chèque venant du Burkanda.

BLANCHE – C'est quoi tout ce bordel ? Et comment que je vais présentement nettoyer le bureau du patron, moi ?

NONO – Blanche, va falloir t'adapter. Et t'en fais pas, on fera notre ménage nous-mêmes.

BLANCHE - Faire vous-même le ménage ? Ne me faites pas rire, monsieur Nono. Vous et vos copains pour faire le bordel, je vous engage les yeux fermés... Mais pour le ménage...

LE JOURNALISTE – Vous disiez avoir reçu un chèque du Burkanda ? Des Burkandais soutiennent votre lutte ?

ARLETTE – Ouais, Greenpeace Afrique ne veut pas d'usine.

NONO – Ils veulent que leur désert reste ce qu'il est : désertique.

Sortie de Papy et Arlette.

LE JOURNALISTE – Et vous voyez quelle issue à ce conflit ?

NONO – Soit Montaigu finit par céder, soit l'usine trouve un repreneur et nous serons alors en concurrence avec l'usine du Burkanda.

LE JOURNALISTE – Et vous pensez que dans ce contexte vos coûts de fabrication seront en mesure de faire face ?

MICHE – Montaigu est en plein rêve sur le contexte de son implantation en Afrique. Ces coûts d'approvisionnement en eau, en bois et les frais de distribution des produits finis ont été sous-évalués. Gare aux imprévus, aux pannes, aux retards.

BLANCHE (*tout en balayant comme elle peut*) – Moi, monsieur, je le dis : un pipe-line amenant l'eau sur 800km dans le désert, c'est une provocation. Les tribus vont percer le pipe-line tous les 100m pour se désaltérer, arroser le manioc, faire boire les troupeaux... Ce sera plus un pipe-line, mais une clarinette.

•••

NONO – Madame N'Djamba est burkandaise et elle se fait une joie d'accueillir ici, aujourd'hui même, le ministre de l'économie de son pays. N'est-ce pas Blanche ?

BLANCHE – Tout ce qui l'intéresse, c'est de toucher sa commission au passage.

LE JOURNALISTE – Vous avez des preuves de ce que vous dites sur les commissions touchées par votre ministre ?

BLANCHE – Ici, s'il y en a une qui sait et qui a des preuves sur des tas d'autres choses, c'est forcément moi.

MICHE – Blanche, tu racontes n'importe quoi !

BLANCHE – Pas du tout.

LE JOURNALISTE – Et que savez-vous, quelles preuves avez-vous ?

BLANCHE – Figurez-vous, monsieur le journaliste, que mon travail est entre autre de vider les poubelles. Alors je les vide, mais quand je vois quelque chose d'intéressant... Je fais le tri sélectif, comme on dit ici.

• • •

Entrée d'Arlette suivie d'une femme élégante.

ARLETTE – Alors comme ça, le gouvernement nous envoie un médiateur ?

LE MEDIATEUR (*Allure snob et ton pédant*) – Oui, madame. Je me présente : Solange De Florigny, nommée hier soir par monsieur le 1^o ministre pour tenter de dénouer cette crise.

ARLETTE – De Florigny ? (*Insistant sur le « De »*) De Florigny... Et avec un nom pareil vous avez survécu à 1789 ?

SOLANGE DE FLORIGNY – Nous sommes quelques-uns en effet à avoir survécu.

MICHE – Hélas !

ARLETTE – Mon frère a un chien de race, un basset artésien, qui s'appelle Sultan de Florigny... Un parent à vous peut-être ?

• • •

SOLANGE - (*s'asseyant dans une pose plutôt suggestive*) – J'ai craint un instant qu'il n'y ait parmi vous des journalistes. Il y en a partout aux alentours et je ne veux pas de témoin à nos entretiens.

NONO – Vous avez des choses à cacher ?

ARLETTE – Des stocks-options ?... Des appels d'offres truqués ?... Des emplois fictifs !

SOLANGE – Pas précisément. Mais « n'informer les médias qu'au terme de la négociation » telle est la règle pour tout médiateur.

ARLETTE – Médiateur ? En tant que femme, on ne devrait pas dire « médiatrice » ?

PAPY (*mâtant les jolies jambes de Solange*) – Quoique, vu sous cet angle, je parlerais plutôt de bissectrice. (*Solange reprend aussitôt une position plus digne.*)

ARLETTE – BisSEXtrice ? Madame « De » est bisSEXtrice ?

SOLANGE – Je vous en prie !

ARLETTE (*à Nono*) – T'es au courant de la vie sexuelle de madame « De », toi ?... Pffftt !

MICHE – Je crois que l'on s'égare.

SOLANGE – Je dois rencontrer votre PDG, Charles-Antoine De Montaigu afin de prévoir tous ensemble une réunion de négociation.

NONO – Et on peut savoir les intentions du premier ministre si la situation reste figée ?

SOLANGE – Je ne vous cache pas qu'il envisage de faire appliquer la nouvelle loi sur le service minimum.

PAPY – Une feuille de PQ par jour et par habitant... Et vous pensez calmer la grogne ?

• • •

Entrée sur scène de Papy, un pack de bière dans une main, brandissant des journaux de l'autre main.

PAPY – Je vous amène les journaux du soir ... Je vous dis pas !

ARLETTE – T'as quoi comme canards ?

PAPY – « L'Aberration » et « L'Humilité ».

MICHE (*impatiente*) – Bon alors on t'écoute !

PAPY – Je commence par « l'Humilité ». Déjà le titre « 200 millions de Sans-papiers ! »

• • •

PAPY – Attendez ! Je vous lis un extrait de la une de « L'Aberration » (*Il change de journal.*)

« Dans la crise du papier toilette tout n'est pas dramatique pour tout le monde !

Faute de la moindre feuille de papier toilette dans la moindre sanisette, dans le moindre recoin de l'hexagone, les Français font grand usage des journaux. Nos tirages sont multipliés par 3,5 par rapport à la normale. Nos concurrents annoncent des chiffres semblables.

Selon une étude réalisée par l'institut BVA pour la revue « Que choisir », les militants de gauche achètent les journaux de droite pour aller aux toilettes et vice et versa... Seuls les hebdomadaires ou

mensuels, qui éditent pour la plupart sur papier glacé n'ont pas augmenté leurs ventes... Chercher la cause !

•••

ARLETTE – Sauf que vous oubliez que la médiatrice, cette Solange « DE », c'est une copine au Montaigu...

MICHE – Et bien justement, si vous voulez mon avis, ils ont nommé cette femme parce, connaissant Montaigu, elle a plus de chance de le faire craquer.

NONO – Eh ! Pas bête et fort possible. Faut dire qu'elle a des arguments... canons, pour le faire plier. D'autant plus facile que la femme du patron est en voyage...

PAPY – En tout cas, moi, je craquerais sans résister !

MICHE – Eh ! Vous croyez quand même pas que le Charles-Antoine et la Solange...

NONO – Ben, qui sait ? Tiens, peut-être même que c'est une « ex » du patron, la belle Solange !

ARLETTE – Une « ex » ? Eh... C'est vrai qu'elle a une façon de dire « Charles-Antoine ».

PAPY – Tiens, là, en ce moment, pendant qu'on cause... Sont-y pas tous seuls dans l'appartement ?

Arlette va coller son oreille à la porte de l'appartement.

MICHE – Oh, vous pensez quand même pas que ...là... en ce moment...

ARLETTE – Chut ! *(Elle écoute. Silence autour d'elle.)*

PAPY – Alors ?

Arlette fait signe de continuer à se taire. Son attitude montre qu'elle entend quelque chose.

NONO – Ben alors ?

ARLETTE – Je les entends un peu... Mais mal à cause qu'il y a l'autre porte du vestibule. Mais ça semble plutôt animé...

MICHE – Animé... Animé comment ?

ARLETTE – Ben, on pourrait penser qu'ils s'engueulent.

PAPY – C'est plutôt pas bon ça.

ARLETTE – Taisez-vous, j'écoute encore...

La porte s'ouvre brutalement. Arlette bousculée part à la renverse. Montaigu fait irruption dans le bureau, les cheveux défaits, la chemise ouverte.

CHARLES-ANTOINE *(s'immobilisant au milieu de la scène)* – Ah ! C'est vrai... Vous êtes là... J'avais oublié.

NONO – Il est vrai que dans l'effolement d'une réunion de médiation...

CHARLES-ANTOINE *(réajustant sa ceinture de pantalon)* – Je sais ce que vous allez imaginer...

PAPY – Nous ? Allons donc, on n'est pas du style à imaginer.

NONO – On n'imagine pas. On sait !

MICHE – Ah bon ?

CHARLES-ANTOINE – On sait... Vous savez quoi ?

NONO – On sait que tu profites de l'absence d'Edwige pour t'enfermer dans ton appartement *(Hésitation puis coup de bluff)*... avec ton « ex. ».

CHARLES-ANTOINE – Mon ex ? Mais comment tu sais ça ?

NONO – Ben... Je savais pas vraiment. Mais maintenant, je sais.

PAPY – Il sait et donc nous savons ! Et tout ça pendant que la France et une partie de l'Europe attendent, constipés, que notre usine se remette en marche.

ARLETTE – Quelle honte ! Batifoler alors que les travailleuses et les travailleurs en lutte contre les méfaits du capitalisme...

CHARLES-ANTOINE – Mais je ne batifole pas ! C'est SDF qui me, qui...

PAPY – SDF ?

CHARLES-ANTOINE – SDF : Solange De Florigny, c'est son surnom. C'est elle qui... Qui...

NONO – Qui, qui... Quoi ?

•••

CELESTINE – Eh ben vous avez négocié ?

ARLETTE – Ben lui, peut-être mais nous pas encore.

CELESTINE – Comment cela ?

NONO – Votre gendre s’est enfermé dans l’appartement pour négocier seul avec la super meuf, cette Solange.

CELESTINE (*surprise et un peu inquiète*) – Solange ? Elle s’appelle Solange ?... Ah bon !

CHARLES-ANTOINE – Mais je me suis pas enfermé du tout ! Elle a sonné, alors j’ai ouvert...

ARLETTE – C’est vrai : nous sommes témoins. Il a ouvert la porte... Et puis il l’a refermée.

NONO – Tous deux à l’intérieur. Et ensuite, mystère....

ARLETTE – Remarquez, peut-être qu’ils ont simplement médité.

CELESTINE – Médité ?

ARLETTE – Ben oui, de la même façon qu’un profiteur profite et ben un médiateur médite, non ?

CELESTINE (*à Charles-Antoine*) – Alors mon gendre... Vous avez « médité » ?

CHARLES-ANTOINE – Euh... Oui très certainement, nous avons beaucoup médité.

NONO – Il a tellement médité qu’il en est sorti en transe. En transe mais pas lucide...

ARLETTE – Je l’avais jamais point vu comme ça ! Il a fait « éruption », le regard hagard, les cheveux broussailleux, la chemise démise...

CELESTINE – Les cheveux... La chemise ?

CHARLES-ANTOINE – Oui, enfin... N’exagérons rien.

NONO – Lui d’ordinaire toujours si bien mis !

ARLETTE – Halloween, on aurait dit !

CHARLES-ANTOINE (*outré*) – Comment cela Halloween ?

ARLETTE – Ouais, c’est même la première fois que je lui ai trouvé quelque chose d’humain.

CHARLES-ANTOINE – Mais je ne vous permets pas...

CELESTINE – Parlez moi plutôt de vos cheveux broussailleux et de votre chemise démise...

NONO – Faut pas le gronder Célestine. Sa chemise ouverte c’est point sa faute.

ARLETTE – Ben non, c’est la faute à sa ceinture qu’était défaire, alors évidemment... La chemise...!

CELESTINE – De mieux en mieux ! Depuis quand défait-on sa ceinture pour méditer ?

CHARLES-ANTOINE – Tout cela est une interprétation tendancieuse d’une situation facilement explicable.

CELESTINE – Alors expliquons mon petit Charles-Antoine, expliquons, je vous en prie.

CHARLES-ANTOINE – Et bien voilà ! Euh... Je vais vous raconter... (*Hésitation, silence.*)

ARLETTE (*lui venant en aide*) – Il était une fois...

CHARLES-ANTOINE – Ne me troublez pas, je vous prie !

ARLETTE - J’aime bien quand ça commence par « il était une fois ».

NONO – Tiens j’aurais plutôt cru « Travailleuses , travailleurs ! »

ARLETTE – Alors « Travailleuses, travailleurs, il était une fois... »

NONO - Fais lui plaisir Charles-Antoine.

CHARLES-ANTOINE – Bon, soit ! Donc... « Travailleuses, euh ... Travailleurs... » ça me fait drôle... « Travailleuse travailleurs, il était une fois »... Euh... Un chef d’entreprise... Lequel, sans l’avoir ni souhaité, ni organisé... Notez le bien, c’est important... se retrouve par hasard et pour une raison purement professionnelle, du moins le croit-il au départ... en présence d’une ancienne fiancée.

CELESTINE – Une ancienne fiancée ? Solange ! Solange De Florigny, le retour ! Je m’en doutais.

CHARLES-ANTOINE – Mais comme cela faisait plus de 20 ans qu’il ne l’avait pas revue...

CELESTINE – Raison de plus pour craindre le pire !

CHARLES-ANTOINE – Donc 20 ans... Il n’éprouvait plus rien pour elle.

CELESTINE – Hum... Un homme n’a pas besoin d’éprouver !

•••

ACTE 3

C’est le matin. Les 4 grévistes sont endormis sur leurs lits de fortune. Quelques ronflements troublent le silence. Blanche arrive avec son aspirateur, découvre la scène.

BLANCHE - Et comment que je travaille moi ? Je suis payée pour nettoyer un bureau pas le dortoir de chez Emmaüs. Et puis il faut que je leur parle de mon plan. (*Elle essaie de réveiller en douceur un dormeur puis un autre, sans résultat.*)

Rien à faire, ils dorment comme des Chameaux repus.

(Pour le passage musical suivant, adapter en fonction des moyens techniques. Blanche peut chanter seule ou – ce qui est préférable - être accompagnée par une musique enregistrée avec voix ou seulement instrumentale.)

Blanche s'approche de la chaîne hi-fi, posée près de Nono, examine les CD, en choisit un.

Celui-ci devrait faire l'affaire !

Le CD est positionné, elle met en marche l'appareil. La musique jaillit, hurlante, dans la pièce.

LE CD (et/ou BLANCHE) – « **Debout** les damnés de la terre, **Debout** les forçats de la faim,

Arlette a bondi de son couchage dès les premières notes et, à demi endormie, le poing levé, elle accompagne frénétiquement les paroles.

ARLETTE – La raison tonne en son cratère - C'est l'éruption de la faim - Du passé faisons table rase, *(Papy dort encore. Mais, réflexe syndical, son poing fermé se dresse en l'air. Nono, jusqu'alors endormi, s'assoit et contemple la scène, ébahi.)* foule esclave, **debout, debout**, le monde va changer de base,

Miche poing levé se joint à la chorale.

ARLETTE – MICHE - Nous ne sommes rien, soyons tout.

C'est la lutte finale, - Groupons nous et demain, - L'internationale...

Nono éteint brusquement la musique. Les chanteuses marquent un silence de 2 ou 3 secondes puis terminent le refrain à voix basse, un peu honteuses.)... Sera le genre humain.

NONO – C'est quoi ce karaoké matinal ?

BLANCHE – Ça ressemble à une répétition des « petits chanteurs au marteau et à la faucille »

•••

Entrée de Charles-Antoine, venant de ses appartements, en conversation sur son téléphone mobile.

CHARLES-ANTOINE – ...La pluie ?... Oui chérie, je t'entends, mais très mal...

Il fait des gestes pour demander à Blanche de couper l'aspirateur.

BLANCHE – J'arriverai jamais à nettoyer, moi ! *(Elle arrête son aspirateur, s'assoit, regarde, écoute.)*

CHARLES-ANTOINE – Oui... Comment ?... Allo chérie ?... Un quoi ? Un cyclone... Oui j'ai entendu la météo annonce un cyclone... Et ben si tu savais, ici aussi !... Oui, je disais : un cyclone ici aussi... Non pas météo, un cyclone autrement plus grave... Tu m'entends chérie ? ... - C'est dingue on n'entend rien ! - Comment ?... Un avion ce matin. Oui j'ai compris, un avion ce matin. Tu quittes la Réunion... Tu rentres ?... Un avion pour où ?... Allo... Edwige...Allo... Eh merde coupé !

BLANCHE – Madame la patronne va bien ?

CHARLES-ANTOINE – Euh oui, à part quelques soucis avec la météo. Dites-moi, Blanche, *(montrant le campement.)* Vous nettoyez... ILS sont partis ?

BLANCHE - Oui... ILS sont partis préparer leurs valises.

CHARLES-ANTOINE – Ah !... Des valises... *(Soudain optimiste.)* Ils s'en vont ?

BLANCHE – Oui, je crois qu'ils sont décidés à quitter le pays !

CHARLES-ANTOINE *(Joyeux)* – Je savais que ces garçons n'étaient pas aussi mauvais au fond. Je les connais bien... depuis près de 40 ans pour certains. Ils vont commencer une nouvelle vie, ailleurs, avoir de nouveaux amis,... Ah la mobilité !

BLANCHE – Oui... La mobilité ! C'est parfois bizarre la mobilité... Moi, j'ai quitté l'Afrique pour travailler en France et eux, ils quittent la France pour aller travailler en Afrique.

CHARLES-ANTOINE *(étonné)* – En Afrique ? Ils vont en Afrique ?

BLANCHE – Ouais, c'est ce qu'ils ont dit : en Afrique !

CHARLES-ANTOINE *(Inquiet)* – En Afrique ? C'est grand l'Afrique... Mais où ça en Afrique ?

BLANCHE – Ils ont parlé du Burkanda...

CHARLES-ANTOINE – Le Burkanda !

BLANCHE – Oui ils ont parlé de l'usine que vous allez construire là-bas, monsieur.

CHARLES-ANTOINE *(abasourdi, il s'assoit)* – Oh non ! C'est un cauchemar !

•••

Entrée de Nono, Miche et Papy guillerets.

NONO – Ave camarade Charles-Antoine !

CHARLES-ANTOINE – Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? On raconte que vous demandez à partir travailler au Burkanda dans la nouvelle usine.
NONO – Ouais. Finalement on s'est tous dit que l'exil vaut mieux que le chômdu...
CHARLES-ANTOINE – Comment ça « on s'est TOUS dit... » ? Vous ne voulez pas dire que...
PAPY – Si, on veut dire : TOUS ! Les 850 employés d'ici avec nos familles.
CHARLES-ANTOINE – Vous me faites marcher ?
MICHE – En tout cas moi, je pars et je ne changerai pas d'avis.
PAPY – Moi non plus. Après tout l'Afrique c'est une expérience motivante.
CHARLES-ANTOINE – Mais enfin ! L'Afrique ? C'est chaud, très chaud... Vous me le disiez, hier encore... Avec raison d'ailleurs. Et puis non seulement c'est chaud, mais c'est sec, trop sec !
ARLETTE – C'est un territoire à conquérir pour le syndicalisme afin de lutter contre l'esclavagisme moderne des multinationales contre les travailleurs burkandais et les travailleuses burkandaises.
CHARLES-ANTOINE – Quoi ? Parce qu'en plus vous voulez aller là-bas continuer à me faire chier avec le syndicat, le SMIC, les 35 heures, les congés payés, les chaussures de sécurité, les chèques restaurants, les chèques vacances, les 10 minutes de pause tabac et les 5 de pause pipi !
NONO – Ben oui, toi, tu délocalises l'usine...
PAPY – Alors nous, on a opté pour la mobilité...
MICHE – Et hop... On délocalise le syndicat.
CHARLES-ANTOINE – Vous bluffez là ?
NONO – Tiens ! *(Il montre une grosse enveloppe close.)* On vient juste de terminer de rédiger les statuts du SADIC.
CHARLES-ANTOINE – Le quoi ?
PAPY – Le SADIC : S – A – D – I – C.
MICHE – Syndicat Africain Des Industries Cellulosiques.
CHARLES-ANTOINE – Mais c'est pas vrai...
NONO – Mais si. Je mets les statuts à la poste ce soir et dans trois ou quatre jours ils sont en préfecture à Mouligadou.
CHARLES-ANTOINE *(sortant vers les appartements, en furie)* – Oh nom de dieu, nom de dieu, quelle journée de merde !

• • •

Sonnerie du téléphone fixe sur le bureau. Miche décroche

(Note de l'auteur : Il faut savoir que la femme du PDG est en voyage à l'île de la Réunion, voyage perturbé par un cyclone.)

PAPY – Allo ? Oui... Bonjour madame... Non, c'est Papy, enfin Jacques Lenid... Ça ne passait pas sur votre portable... Oui madame, je vous entends à peu près bien... Si, si, il est là, je vous le passe... Ah bon, vous n'avez pas le temps... Le cyclone... Vous allez manquer l'avion... Bon, d'accord... La réunion... je lui dis... Oui dans l'île... Comment ?... Allo, je ne vous entends plus, madame... Allo, allo !

Ça a coupé ! C'était votre femme, monsieur.

CHARLES-ANTOINE – Je m'en doute un peu. Alors ?

PAPY – Elle venait de quitter sa réunion comme un cyclone pour prendre l'avion.

CHARLES-ANTOINE – Ah ! Et a-t-elle dit où elle allait ?

PAPY – Elle m'a parlé d'une île... Oui, dans une île et même qu'elle partait avec Maurice.

CHARLES-ANTOINE – Maurice ? Vous êtes sûr ? Je ne connais aucun Maurice.

• • •

Nouvelle sonnerie du téléphone mobile de Charles-Antoine, il fouille dans sa poche... On va lui annoncer que sa banque aux Caïmans est en faillite et que ses placements sont perdus.

CHARLES-ANTOINE - Allo... Oui, c'est moi... Comment ?... Vous pouvez répéter ?... Si c'est une blague elle est de mauvais goût... Un coup d'état des groupes révolutionnaires, dans la nuit !... Mais ce n'est pas possible... Hier encore deux cent tr... Et puis ce matin, d'un seul coup zéro, plus rien !... Si... Ah, combien ?... Dix sept euros et vingt six centimes... Vous vous foutez de moi !... Je ne suis pas le seul,

d'accord, mais ça change quoi ça pour moi, hein ?... Il y a bien un recours, une assurance, je sais pas moi....
Allo... Allo ...

On a raccroché, il est abasourdi. Il titube puis s'affale sur une chaise, les yeux hagards face au public. Les autres l'observent en silence n'osant bouger.

CHARLES-ANTOINE (*il se dresse soudain très agité*) – Au voleur ! au voleur ! à l'assassin ! au meurtrier ! Justice, juste ciel !

MICHE – Oh la ! Il va très mal.

CHARLES-ANTOINE – Je suis perdu, je suis assassiné ! On m'a coupé la gorge, on m'a dérobé mon argent !

NONO – C'est curieux, ce qu'il dit me rappelle quelque chose...

LE JOURNALISTE – Molière : l'avare ! « Qui peut-ce être ? Qu'est-il devenu ? Où est-il ?...

CHARLES-ANTOINE – Oui, « Où est-il ? Où se cache-t-il ? Que ferai-je pour le trouver ? »

LE JOURNALISTE – Vous voyez, il continue à réciter.

CHARLES-ANTOINE (*il s'agite, court et fouille la pièce*) – « Où courir ? Où ne pas courir ? (*Il fouille dans les poches de Papy.*) N'est-il point ici ? »

PAPY – Mais non, mais non, voyons ! (*Aux autres.*) Et si on appelait un médecin ?

CHARLES-ANTOINE (*Il se prend lui-même le bras*) – « Qui est-ce ? Arrête ! Rends moi mon argent coquin ! » (*Il titube et s'affale à nouveau prostré sur une chaise.*)

•••

CHARLES-ANTOINE - Mon dieu aidez moi à racheter mes péchés !

MICHE – Excellente idée ! Mais pour commencer il faudrait avouer au sujet de cet argent sur un compte aux îles Caïmans.

CHARLES-ANTOINE – Ah mes amis, mes frères, figurez-vous que...oui... Enfin non, cet argent je l'avais placé pour construire un capital.

ARLETTE – Capital ! Le mot est lâché ! Contre le grand capital, debout camarades travailleuses et travailleurs de tous les pays et d'ailleurs. Debout les damnés de la terre...

MICHE – Stop, stop !... Alors ce capital placé, c'est pour quoi faire ?

CHARLES-ANTOINE (*il se relève*) – Et bien c'était pour faire... Pour faire... Qu'importe ! Ce qui compte désormais c'est qu'avec l'aide de dieu je vais me consacrer à des oeuvres humanitaires, à des actions en faveur de la planète...

MICHE – Je rêve ! La sauvegarde des caïmans, par exemple !

CHARLES-ANTOINE – Je veux donner un sens à ma vie.

ARLETTE – Et mais c'est pas normal ça. Tu es capitaliste et le seul sens à ta vie c'est d'exploiter le prolétariat. Chacun doit rester à sa place.

CHARLES-ANTOINE (*regardant le ciel, mystique*) – Je veux faire le bien, rendre heureux, et surtout être aimé.

ARLETTE – Oh lala ! Mais c'est une catastrophe, comment ça qu'on va pouvoir mobiliser les travailleuses et les travailleurs, nous, si les patrons se mettent à donner leurs stocks-options à l'Abbé Pierre ou à verser aux petits noirs leur argent au black.

•••

CHARLES-ANTOINE (*toujours mystique, les mains jointes, il chante*) – Jésus, Jésus, Jésus reviens – Jésus revient parmi les tiens – Du haut de la croix, montre-moi le chemin – Toi qui le connais si bien. Jésus, Jésus, Jésus reviens... (*On peut imaginer Miche été Arlette chantant l'Internationale en essayant de couvrir la voix de Charles-Anyoine.*)

Le téléphone sur le bureau sonne, mais Charles-Antoine continue de chanter. Arlette décroche, écoute, puis apporte le combiné à Charles-Antoine, interrompant son chant.

ARLETTE – Votre femme !

CHARLES-ANTOINE – C'est toi, chérie ? Oui... Allo, chérie... Oui, je t'entends et toi ?... Oui, toi aussi... Quoi ?... La délocalisation. Non... C'est foutu... Si foutu je te dis : F-O-U-T-U, mais c'est pas grave... Non tu as bien entendu, je dis : c'est pas grave. Je t'expliquerai, notre vie va changer... Hein... Oui... Ecoute j'ai encore une grande nouvelle à t'annoncer : Allo...

Allo, chérie... J'ai délocalisé ta mère ! Allo... Allo...

Communication à nouveau coupée, il raccroche.

Retour de Nono et Papy.

MICHE – Et les gars, c'est l'heure des infos.

PAPY – Faut pas rater ça, on va sûrement parler de nous.

Arlette allume la chaîne hi-fi. Quelques secondes de musique et puis le jingle et le flash info.

RADIO – La France traverse depuis aujourd'hui la plus grave crise sociale depuis mai 1968. A tel point que le président de la République a décidé de s'adresser au Français en direct ce soir à 20h.

Au départ, il y a 41 jours, l'usine « France cellulose » se mettait en grève pour dire non à sa délocalisation. Jour après jour, vous l'avez suivi sur notre antenne, les mouvements de soutien se sont ajoutés les uns aux autres. Hier, selon le recensement effectué par le ministère de l'intérieur, plus de 8500 entreprises employant près de 4 millions de salariés étaient totalement fermées pour cause de grève...

LES SYNDICALISTES – Ouais !

RADIO – Les syndicats de la fonction publique qui avaient donné un avertissement par une journée de grève jeudi dernier, se sont réunis hier soir et ont décidé, à l'unanimité et sans préavis, une grève nationale immédiate et illimitée...

LES SYNDICALISTES – Cette fois c'est sûr : on a gagné !

RADIO - Ce matin, la quasi-totalité des écoles, collèges, lycées, bureaux de poste, préfectures, mairies sont fermés. La SNCF vous recommande de différer vos déplacements...

LES SYNDICALISTES – Bravo !

RADIO – A Paris aucune rame de métro ne circule, aucun bus, aucun tram n'est sorti des entrepôts.

Dès ce matin, EDF prévoit des coupures de courant généralisées d'une ampleur jamais vue ...

LES SYNDICALISTES – Youpi !

A cet instant, on entend un bruit de levier, d'un seul coup la radio se coupe et toute la scène est plongée dans l'obscurité, à l'exception du visage de Charles Antoine (à nouveau agenouillé en prière) aurolé par une lueur surnaturelle (effet possible avec une simple lampe de porche tenue entre les mains en prière de Charles-Antoine.)

LES SYNDICALISTES (*Cri réflexe très fort*) – **Ah les cons !**

Rideaux final